

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIÈME PARTIE — LES SECRETS DE MAÎTRE EUDES

XXIII — LE SECRET

Durant les quelques instants qui suivirent cette scène terrible, qui ne devait évidemment être que le prélude d'une scène plus terrible encore, un profond silence régna dans la pièce.

Maître Eudes, Reynold et Van Helmont, chacun dans une pose différente, présentaient une expression de physionomie bien tranchée.

Le vieillard, les traits décomposés, l'air hagard, les yeux ensanglantés, les lèvres entr'ouvertes, semblait en proie au plus violent accès de rage, de colère et de haine que pût supporter sa nature nerveuse.

Reynold, immobile et muet, la bouche contractée, les prunelles flamboyantes, le front d'une pâleur mate qui tranchait vigoureusement avec le ton noir du masque, paraissait hésiter sur la résolution qu'il avait à prendre.

Quelque chose d'effrayant se passait évidemment dans l'âme de ces deux hommes dont la respiration sifflante se faisait difficilement passage à travers la gorgo sèche.

Quant à Van Helmont, plus calme et plus impassible que jamais, l'extrémité des lèvres relevée par un sourire de dédain et de mépris, il semblait abaisser du haut de sa majesté, sur ses deux interlocuteurs, un regard de triomphe et de mépris.

Ce silence qui régnait était gros d'orage et la foudre était

dans tous les yeux. Van Helmont, parfaitement maître de lui fut le premier qui reprit la parole.

— La Chesnaye ! dit-il d'une voix éclatante. Voilà donc ton véritable nom, maître Eudes ! Ce nom à la fois si redouté et si populaire ! Ce nom qui occupe le roi dans son Louvre et qui sert

de texte aux légendes du pauvre dans sa chaumière ! Me voici donc maître enfin d'une partie de tes secrets !

Depuis quelques secondes la physionomie du vieillard avait complètement changé d'aspect.

L'expression crâne et féroce qui l'avait un moment animée avait fait place à un sentiment de dignité froidement imposant.

Les traits s'étaient détendus, les yeux avaient perdu leur éclat sauvage, et le calme était revenu sur ce visage pâle au front dégarni.

Arrêtant du geste Reynold qui avait fait un mouvement comme pour s'élançer sur Van Helmont, il fit un pas vers l'étrange personnage qui l'attendait sans bouger de place.

— Van Helmont, dit-il d'une voix encore cependant empreinte d'un tremblement convulsif. Van Helmont ! Que signifie cette scène ? Que veux-tu dire ce qui vient de se passer ?

— Cela veut dire, maître Eudes, répondit Van Helmont, qu'il faut que cette nuit même je connaisse tes secrets ! Ah ! continua le singulier personnage en donnant à sa voix un accent plus ironique ; ah ! vous vouliez me dominer et c'est moi qui vous domino ! Vous pensiez m'arracher le produit de mes efforts et de ma science, puis me rejeter dans le néant comme on brise l'in-



Maître Eudes, plongeant la main dans son pourpoint, en tira un poignard à la lame aiguë et courte qu'il brandit en s'élançant.

trument devenu inutile. Vous vous êtes trompés, mes maîtres ! vous avez joué avec le feu et à cette heure le feu vous brûle !

Le vieillard fit un geste d'incrédulité.

— Nos secrets sont à nous, dit-il, à nous seuls. Ils nous appartiennent, et sans notre volonté personne au monde ne les aura.

— Tu oublies cette femme qui maintenant les connaît tout, cette femme qui vient de déchirer une partie du voile dont du l'enveloppes si hermétiquement, capitaine La Chesnaye !

— Cette femme ?

— Oui.

— Elle ne parlera pas !

— Tu le crois ?

— Eh ! sans doute ! ne cherche pas à m'en imposer, Van Helmont ! Ce secret dont tu parles, tu as trop d'intérêt à le connaître, et si tu avais pu le surprendre par le moyen de cette créature...

— Il y a, incorrompfit dédaigneusement Van Helmont, il y a un point de la science que tu ignores et sur lequel je veux bien t'éclairer.

Sache que, n'ayant pas mis encore cette jeune fille en rapport direct avec toi, je ne pouvais l'interroger sur toi. Sans cela pourquoi l'aurais-je conduite ici ? Pour te livrer solemnellement mon propre secret à moi ? Tu ne le penses pas !

Oh ! ne me parle pas de tes esprits élémentaires, de tes conjurations ridicules, de ta puissance soi-disant surhumaine ! Tes croyances superstitieuses prouvent la distance qui nous sépare ! Tu es grand près de ton fils, mais tu es petit près de moi !

En parlant ainsi, Van Helmont, l'œil étincelant, le geste souverain, s'avança vers le vieillard.

Celui-ci, comme s'il se fût senti dominé, fit un mouvement rétrograde ; mais tout aussitôt, honteux du signe d'infériorité qu'il donnait, il releva vivement la tête et soutint le regard incisif de Van Helmont.

— Tu veux douter ? reprit ce dernier. Faut-il donc, pour te convaincre, te rappeler le danger que je courais cette nuit en venant dans ta demeure, danger qui m'a si peu ému cependant qu'il ne m'a fait manquer au rendez-vous donné ? Faut-il te dire, La Chesnaye, quel était le sort qui m'était réservé ? réponds, mon loyal ami, mon fidèle compagnon de travail !

Ne voulais-tu pas, le dernier mystère de la science magnétique en ta puissance, faire disparaître ton émule pour être le seul dominateur, et ma mort n'était-elle pas résolue dans les sombres replis de ton âme ? Celui-ci, ton fils, n'est-il pas prêt à frapper ? Celui-ci, Reynold, qui nous écoute et qui, en sortant de cette maison, va reprendre le titre et le nom du comte de Bernao ?

Allons, Reynold ! jette ce masque qui me dérobera tes traits, tu n'en as plus de besoin. Seulement, vous allez m'expliquer tous deux, n'est-ce pas, comment il se fait que le fils de La Chesnaye porte ce nom qui appartient à un autre, et je vais savoir enfin par quelle succession de crimes et d'infamies l'enfant d'un bandit s'abrite sous le titre d'un noble gentilhomme !

Un cri de rage s'échappa à la fois de la poitrine du vieillard et de celle du jeune homme.

Reynold, par un geste brusque, arracha le masque de velours qui couvrait son visage et le lança loin de lui.

Van Helmont avait dit vrai : ce fut la physionomie fière et railleuse du comte de Bernao, ou du moins de celui qui portait ce titre et ce nom, qui apparut en pleine lumière ; mais alors cette physionomie était contractée, les narines dilatées, les prunelles flamboyantes, les joues gonflées sous l'action de la colère.

— Eh bien ! oui, c'est moi, Van Helmont ! s'écria-t-il d'une

voix rauque et menaçante. Crois-tu donc qu'en face de toi je vais descendre jusqu'au mensonge pour combattre tes accusations ? Le jour devait être où la scène qui a lieu à cette heure éclaterait entre nous ! Mieux vaut que ce jour soit venu qu'à venir !

Penses-tu que je te craigne ? Si cela était, depuis longtemps la mort m'eût mis à l'abri de la crainte !

Van Helmont sourit dédaigneusement.

— Tu prétends ne pas vouloir recourir au mensonge et tu mens au même instant.

Ma mort ? mais tu l'as souvent rêvée ! Pourquoi n'as-tu pas pas osé me frapper jusqu'ici ? Je vais te le dire. Ton père te l'avait défendu. Oui, ton père a arrêté le bras levé sur moi, non pour s'opposer à un crime, depuis longtemps il ne compte plus les siens ni ceux de son digne fils, mais parce qu'il sentait que, sans moi, il ne pourrait parvenir à découvrir le secret scientifique que qu'il poursuivait.

Pour mieux me surveiller, car vous saviez ce que vous aviez à craindre de moi, vous avez voulu travailler avec moi. Ce travail m'aide à atteindre mon but ; j'y ai consenti. Je devais mourir alors que vous n'eussiez plus eu rien à apprendre.

Eh bien ! Reynold, suis-je bien instruit ?

Aidah a-t-elle deviné tes pensées, et dois-je douter d'elle lorsqu'elle affirme que tu as volé le nom que tu portes ?

Maître Eudes écoutait en silence.

Reynold, qui avait repris son calme habituel, haussa les épaules :

— Je n'ai jamais éblé devant aucun homme, dit-il, et je ne commencerai pas par trembler devant toi.

D'ailleurs, que peux-tu contre moi ?

En admettant même que cette femme t'ait dit vrai, en admettant que le nom que je porte ne m'appartienne pas, quelle preuve as-tu à faire valoir ?

Comment détruiras-tu le jugement du parlement de Paris, qui a reconnu en moi l'unique héritier des Bernao ?

Tu es fou, Van Helmont ! Te raconter les prétendues révélations que tu dis avoir reçues. Par quel moyen pourras-tu les justifier ?

— Ces moyens existent, Reynold, répondit froidement l'étranger. Oublies-tu donc comment je puis les connaître ? Aidah va lire dans l'âme de ton père comme dans un livre ouvert, et en possédant les secrets de La Chesnaye, je posséderai les moyens de l'arracher le masque sous lequel tu abrites tes crimes, comme je t'ai arraché déjà celui qui couvrait tes traits !

— Mes secrets ! hurla le vieillard en bondissant en avant. Mes secrets ! Tu dis que tu peux les connaître ?

— Oui, répondit le savant.

— Quand il te plaira ?

— Quand il me plaira.

— Par cette femme ?

— Par cette femme !

— Eh bien ! tu te trompes, Van Helmont, car tu ne sauras rien !...

— Pourquoi ?

— Parce que cette femme va mourir.

Et maître Eudes, plongeant rapidement la main droite dans son pourpoint ouvert, en tira, par un geste brusque et violent, un poignard à la lame aiguë et courte, qu'il brandit en s'élançant.

Mais le bras de Van Helmont, l'arrêtant au passage, le contraignit à demeurer hors de portée de ce poignard qu'il voulait frapper.

—Ta main est bien débile pour donner la mort ! dit-il avec un sourire ironique, et entre toi et cette jeune fille sont deux bras puissants pour la défendre. Le mien d'abord, puis celui de ton fils !

—V. mon fils ! s'écria maître Eudes.

—Et garde ! ajouta Van Helmont en contraignant le vieillard à le retourner.

En effet, R. yold, par un mouvement brusque, s'était jeté entre la jeune fille et son père.

—R. yold aime cette enfant, reprit Van Helmont, et cet amour, que je connaissais, sera une sauvegarde suffisante contre tes tentatives.

—R. yold aime cette femme ? répéta maître Eudes avec stupéfaction.

—Demande-lui s'il la laisserait tuer ?

Le jeune homme ne répondit pas, mais son regard étincelant parla clairement pour lui.

Van Helmont croisa ses bras sur sa poitrine.

—Me crois-tu donc assez fou, assez naïf, dit-il lentement, pour être venu me mettre ainsi, à ta merci ? Depuis près de vingt années que nous travaillons ensemble tu devrais mieux me connaître.

Oui, je suis venu avec l'intention arrêtée de te placer aujourd'hui sous ma dépendance, mais mes précautions étaient prises. Cette femme a eu allumé dans le cœur de R. yold une passion violente qu'à cette heure il ne saurait nier, lors même qu'il voudrait le tenter.

Cet amour me répond de la vie de cette femme, et me met moi-même à l'abri de toute tentative de violence, car je tiens entre mes mains l'existence de celle qu'aime R. yold.

—Toi ? s'écria le jeune homme avec incrédulité.

—Oh ! reprit Van Helmont, la science t'a conduit au scepticisme absolu, je le sais, et tu ne crois qu'à ce que tu vois. Aussi, regarde !

En parlant ainsi, le singulier personnage ouvrit la main gauche qu'il avait constamment tenue fermée depuis son entrée dans la chambre, et montra un mince globule de verre de la grosseur et de la forme d'une bille, rempli aux deux tiers par un liquide incolore.

—Le moindre contact, continua-t-il, suffirait, tu le comprends, pour briser ce globule.

Or, la liqueur qu'il contient est un poison tellement subtil, tellement violent, qu'il tue instantanément par sa simple émanation. Interroge ton père ; nous l'avons composé ensemble.

Avant que tu n'aies fait un pas vers moi, j'aurais lancé ce globule sur cette jeune fille, et la mort frapperait avant même que tu ne levasses le bras sur ma poitrine.

Donc, tu le vois : la vie de celle que tu aimes est bien entre mes mains.

XXIV

VAN HELMONT

Reynold recula en courbant la tête : le vieillard devint blême de fureur.

—Oh ! fit Van Helmont de sa voix railleuse et incisive, vous êtes bien tous deux en mon pouvoir ! Il y a assez longtemps que tu jouis des fruits de tes crimes, La Chesnaye ! L'heure de la punition peut enfin sonner !

Oh ! j'ai su vous jouer, mes maîtres !

Depuis trois mois Reynold a cru tromper ma surveillance ;

il a cru à l'ignorance où je semblais être de son amour pour ma fille. Il ne savait pas que cette passion, que je laisse à dessein s'allumer dans son cœur, devait être, le moment venu, ma plus puissante auxiliaire contre lui-même !

La Chesnaye ! continua Van Helmont en changeant de ton, La Chesnaye ! la révélation de ce nom maudit m'a mis seul sur la voie de la vérité !

Oh ! je comprends tout maintenant !

C'est toi qui, dans ton amour du crime, dans ta rage de meurtre, as égorgé la malheureuse femme que tu n'avais pu violenter jadis, et le noble gentilhomme qui avait si dignement réparé ton infamie !

Je m'explique aujourd'hui pourquoi ton nom, échappé des lèvres de la comtesse... entendu par Giraud, a été nié avec une telle énergie par celui qui se disait être l'enfant de la victime !

Je m'explique ces détails si précis que pouvait donner le fils de l'assassin, en se présentant comme le fils de la victime. Je devins par quelle trame ténébreuse tu as pu atteindre ton but !

Ton fils était un bandit, La Chesnaye, et tu n'as reculé devant rien pour lui prodiguer les moyens de faire le mal.

Lui indiquant de bonne heure tes passions haineuses et criminelles, tu l'as dignement dressé pour marcher dans la voie fatale !

Développant ces plus odieux instincts, tu as fait de lui un être sans foi ni loi, sans cœur ni honte !

Combinant tes plans avec une intelligence digne de Satan et une astuce merveilleuse, tu en as fait un savant, afin de le mettre plus à même de se servir de ses qualités terribles et de mieux dominer ceux dont il voulait faire ses victimes.

Tu as compris cependant qu'il lui fallait un nom, une position, à l'abri desquels il pût se réfugier comme dans un port de salut, lorsque l'orage gronderait sur sa tête, et qui lui permit de voir de haut la société qui l'entourait, afin de mieux choisir sa proie et de fonder sur elle, comme le vautour s'élançant de la cime du rocher où il a établi son aire.

Ah ! tu pâlis encore, La Chesnaye ! Tu pâlis, R. yold, et vous vous demandez encore tous deux comment je suis parvenu, à la connaissance de ce secret terrible ?

Mais, depuis une année, je suis à Paris, depuis une année, que vous croyez absent, employait tout son art, toute sa science toute son intelligence à poursuivre le secret qu'il cherchait, à dévoiler le voile dont vous vous entouriez...

Aujourd'hui, je n'ignore rien, tu le vois ! Je le répète : à ton fils il fallait deux noms pour le mettre mieux à même d'accomplir ses forfaits.

Le tien, connu depuis longtemps dans les annales du brigandage, fut celui qu'il adopta pour porter partout la ruine et la mort.

Celui des Bernac, que tu as su conquérir, le mettait à l'abri de toute inquisition et lui permettait de vivre dans une haute sphère, se livrant aux plaisirs et aux joies d'une position splendide !

L'or acquis violemment par le bandit était follement dépensé par un comte de Bernac !

Oh ! tout cela était adroit, La Chesnaye, admirablement combiné et bien digne de ton génie infernal.

Le vieux savant et le noble comte déroutaient tous soupçons. Tu triomphais, tu te croyais à l'abri de tous périls, ignorant de tous, mais tu oubliais l'œil de Dieu ouvert sur ses plus infimes créatures, tu oubliais que sa main puissante devait tôt ou tard, s'appesantir sur toi !

Aujourd'hui cette main t'a placé dans la mienne, et mes doigts ne te lâcheront pas !... L'heure de la punition commence à sonner !

Oh ! je veux te rendre torturo morale pour torture physique ! je veux que tu saches bien que le châtement inévitable est suspendu sur ta tête !

Le véritable fils des Bernac existe encore ! L'homme auquel tu l'avais confié jadis ne l'a pas tué ; il l'a donné à un marin qui a vendu l'enfant à un marchand d'esclaves !

Aujourd'hui, le jeune comte, retrouvé par mes soins, est à Paris, et il va falloir lui rendre son nom, ses titres et ses biens.

Comprends-tu, La Chesnaye ?

Oh ! depuis une année, sans que personne, sans que toi-même te doutes de ma présence, je t'épie et je fouille tes secrets !...

Ah ! tu pâlis... tu trembles... mais tu espères encore cependant ! Tu te dis que les moyens d'action me manquent, que les preuves matérielles me font défaut et tu as raison.

Mais ton nom dévoilé vient de faire jaillir une lumière éblouissante, et ces moyens d'action qui me manquent, ces preuves qu'il me faut, je vais les posséder. Aldah va lire dans ton âme, Aldah va te livrer à moi !

Oh ! tu es perdu, bien perdu, La Chesnaye ! Ta punition est prête et j'aurai tenu, moi, le double serment prêté sur la tombe de Blanche et d'Henri morts, assassinés par toi !

En achevant ces mots, Van Helmont croisa les bras sur sa poitrine et s'avança vers le vieillard, l'écrasant sous un regard de domination.

Maître Eudes et son fils avaient écouté, sans l'interrompre, la longue tirade de l'étranger. Leurs yeux, étincelant d'un feu sombre, dénotaient ce qui se passait dans leur âme.

Le vieillard surtout paraissait être dans un paroxysme d'exaltation furieuse.

Reynold, les mains frémissantes, tordait dans ses doigts crispés une mince tige de cuivre, servant sans doute à ses opérations électriques et qu'il avait prise sur la table de cristal.

Son amour pour Aldah devait être bien puissant, car aux regards farouches qu'il lançait sur Van Helmont, on devinait la pensée de mort qui dominait son cerveau ; mais cependant il demeurait immobile, ne faisant pas même un geste de menace.

—Maintenant, dit Van Helmont, cette femme va parler et me divulguer ce qu'il faut que je sache.

Le vieillard devint plus blême encore.

—Reynold ! s'écria-t-il d'une voix étouffée par la rage, il faut que cette femme et cet homme meurent à l'instant !

Le jeune-homme secoua la tête.

—Je ne tuerai pas cette jeune fille, dit-il, et je ne causerai pas sa mort.

—Reynold, n'es-tu plus mon fils ?

—Si, mon père ; mais ce que vous me commandez est impossible ! répondit Reynold avec une fermeté qui indiquait une résolution inébranlable.

—Ton fils ne t'obéira pas, maître Eudes, dit Van Helmont, et tu recueilleras aujourd'hui ce que tu as semé. Tu n'as développé dans ton enfant que l'amour de la science et les passions mauvaises. Tu lui as inspiré un mépris tel pour les hommes qu'il n'en respecte aucun.

Aujourd'hui, il te craint et t'obéit comme savant, mais il ne t'aime ni ne te vénère comme père. Avant de t'obéir à toi, Reynold obéira à la passion qui le domine.

Est-ce vrai, Reynold ?

—C'est vrai, Van Helmont, répondit le jeune homme. J'aime cette jeune fille, donc elle vivra et elle sera à moi.

—A toi, cette jeune fille ? s'écria Van Helmont avec une violence subite.

—Sans doute, puisque je l'aime !... répondit froidement Reynold.

—Où ange de pureté, ce trésor inappréciable... à toi aux instincts pervers, à toi, Reynold ?

—Oui, à moi !... Cette femme m'appartient ! Tu es le plus fort aujourd'hui, tu nous domines, car tu me tiens sous ton pied ; mais cette domination n'est que momentanée, Van Helmont ! Un jour viendra où je triompherai à mon tour !

—Toi !... oh ! sache-le, Reynold, moi vivant, jamais cette jeune fille ne sera à toi, et moi mort, elle t'échappera encore, car elle descendra avec moi dans la tombe.

—Eh bien ! j'irai l'y trouver, Van Helmont, et ma science saura lui rendre la vie que tu lui auras enlevée.

Van Helmont s'était avancé vers Reynold.

—Si je te tuais, insensé ! dit-il en levant entre le pouce et l'index le globule de verre.

Reynold sourit désigneusement.

—Tu ne l'oserais, répondit-il.

—Pourquoi ?

—Parce que, moi mort, mon père et les siens te tueraient toi et cette femme.

—Tu as deviné juste, dit l'étrange personnage avec une sorte d'insouciance.

D'ailleurs, qu'ai-je besoin de ta mort ? Ta vie n'appartient-elle pas au bourreau ?

Et, s'avançant vers la jeune fille, toujours évanoui, Van Helmont leva vers elle son bras droit :

—Aldah ! dit-il d'une voix ferme et impérative, obéis-moi et parle je le veux !

La jeune fille fit un mouvement et se redressa lentement.

—Je suis prête, répondit-elle. Que voulez-vous de moi ?

—Les moyens de protéger celui que j'aime, et de triompher de ce homme !

Fit Van Helmont désigna maître Eudes, qui, soit sous l'impression de la terreur, soit sous celle de la faiblesse, s'était reculé jusqu'à la bibliothèque, contre laquelle il semblait chercher un appui de ses mains crispées.

La jeune fille se prit à trembler.

—Ces moyens, répéta Van Helmont, les connais-tu ?

—Oui, balbutia la pauvre enfant.

—Peux-tu les révéler ?

—Oui.

—Eh bien ! parle ; je t'écoute...

Van Helmont leva les mains sur le front de la jeune fille.

Maître Eudes se précipita en avant.

—Reynold ! s'écria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, et avec un ton de commandement suprême, Reynold ! je t'adjure de m'obéir ! Tue cet homme ! tue, je l'ordonne !

Reynold fit un mouvement brusque en avant, comme s'il allait s'élaner... puis il s'arrêta et demeura immobile.

Van Helmont, qui avait fait prudemment un pas de retraite afin de ne pas être surpris, et qui avait porté en même temps la main au poignard passé à sa ceinture, Van Helmont lança à maître Eudes un regard de pitié :

—Ne sais-tu donc pas, dit-il d'une voix railleuse, que l'amour commande à tous les autres sentiments ?

En voyant l'hésitation à laquelle était en proie son fils, en constatant son inaction, maître Eudes poussa un rugissement furieux.

Resolant précipitamment jusqu'à ce qu'il se trouvât adossé au corps de la bibliothèque :

— Eh bien ! s'écria-t-il avec rage, tue-les donc tous les deux, car tu vas mourir, je te l'ai dit !

Et, levant le bras, il frappa rudement du poing un large bouton de cuivre placé sur un des montants de la bibliothèque, et qui, semblable à d'autres répétés sur chaque montant de distance en distance, paraissait servir et servir en effet d'ornementation à ce meuble.

Un bruit éclatant, prolongé, strident, accompagna plutôt qu'il ne suivit l'action du vieillard.

Au même instant le côté de la muraille adossé au laboratoire s'entr'ouvrit, et la porte de la pièce tourna rapidement sur ses gonds.

Sur le seuil de l'ouverture pratiquée dans le mur surgit subitement Mercurius, tenant à la main une lourde masse de fer, et dans l'encadrement de la porte apparut Humbert, retenant de chaque main El-Kebir et Shabbâh.

Les deux hommes étaient toujours masqués.

Le lion et la panthère-poussèrent ensemble un rugissement sinistro.

— Cet homme à nos secrets, qu'il meure ! s'écria maître Eudes en désignant Van Helmont d'un geste menaçant.

Mercurius se précipita, Humbert lâcha d'un même coup El-Kebir et Shabbâh, qui bondirent en avant, mais avec une rapidité et une force qui tenaient du prodige.

Van Helmont s'était élancé vers la jeune fille, dont l'état de somnambulisme était toujours le même.

Ce mouvement sembla tirer subitement Reynold de la torpeur dans laquelle il était plongé.

Déjà la mort était sur le front de celle qu'il aimait, déjà Van Helmont laissait échapper le globe empoisonné... Un miracle seul pouvait sauver la pauvre enfant...

Ce miracle, Reynold l'accomplit.

Saisissant sur la table de cristal une mince tige de cuivre qui servait aux opérations électriques, il en fouetta la main menaçante de Van Helmont au moment même où les doigts s'écartaient pour laisser passage au message de mort.

Le globe, rejeté en sens inverse, décrivit dans l'air une courbe rapide, et vint se briser sur les naseaux de la panthère au moment où la bête furieuse bondissait sur l'ennemi désigné à ses dents avides de carnage.

L'effet du poison fut terrible et instantané.

Shabbâh, arrêtée dans sa course, roula en se tordant convulsivement sur le plancher.

Reynold s'était emparé d'Aldah, Van Helmont avait tiré son poignard... Mercurius souleva sa massue de métal, et le lion, la crinière hérissée, s'élança les griffes dilatées et la gueule béante.

Mais El-Kebir retomba dans le vide, et la massue de Mercurius ne rencontra que l'air qu'elle fendit en sifflant.

D'un seul élan, Van Helmont, échappant aux dangers qui l'entouraient, avait atteint la partie nue de la muraille située entre la fenêtre et la cheminée, et il disparaissait dans l'intérieur de cette même muraille, qui se referma sur lui.

Le vieillard et ses trois fils demeurèrent muets et immobiles de stupeur.

— La Chesnaye l'aurait vu partir par la partie de l'autre

côté de la muraille, La Chesnaye ! je connais mieux que toi et ton fils les secrets du couvent des Augustins !

— Mais tu n'as plus ta puissance, et j'ai, moi, celle que j'aime ! répondit Reynold d'une voix triomphante en désignant Aldah qu'il soutenait sur son bras gauche.

— Des pinces ! hurla le vieillard ! en s'adressant à ses fils.

Ceux-ci obéirent ; mais après quelques minutes d'un stérile travail, ils s'aperçurent qu'à moins de connaître le ressort qu'avait fait jouer évidemment le fugitif, il faudrait des heures entières pour pratiquer une ouverture dans ce mur épais, bâti en pierre de taille.

— Il a notre secret ! s'écria Mercurius en jetant au loin son levier inutile.

— Non, dit maître Eudes. Il n'en possède qu'un tiers, car il ne sais pas que j'ai trois fils, et que Reynold a deux frères !

TROISIEME PARTIE — LE BARON DE GRANDAIR

I

LA RUE DES ANGLAIS

Au moment même où maître Eudes, obéissant à ses habitudes, s'appretait à aller rejoindre ses fils dans la demeure mystérieuse bâtie au milieu des ruines de l'ancien couvent des Augustins, c'est-à-dire comme neuf heures sonnaient à Saint-Eustache et étaient successivement répétées par l'horloge de chacune des églises de Paris, le bal offert à la cour, par don Pedro de Tolède, était en pleine animation, et danseurs et danseuses affluaient dans les salons élégants de l'ambassade, menacés de devenir trop étroits pour la foule qui se pressait aux portes.

L'hôtel de l'envoyé de sa majesté Catholique était situé, nous l'avons dit, près de la porte de la Tournelle, non loin du couvent des Bernardins.

Dès sept heures du soir, le pont Saint Michel, le Petit Pont, les rues de la Huchet, Saint Julien, la rue des Rats conduisant ou aboutissant à l'angle de la rue des Anglais, où se dressaient les bâtiments de la demeure diplomatique, s'étaient vus envahis ou traversés par la foule aristocratique des seigneurs et des nobles dames se rendant à l'invitation de don Pedro.

Plusieurs modes plus différents et moins commodes que les divers modes adoptés alors par l'usage ou acceptés par la nécessité pour braver les intempéries des saisons, les boues de Paris et les dangers de toutes sortes que l'on courait dans ces rues noires et détrempées.

Les carrosses étaient loin d'être répandus, fort peu de grandes-maisons en possédaient, et le roi lui-même, n'en avait qu'un pour lui et la reine, si bien qu'il écrivit un jour à Sully :

« Je ne pourrai vous aller voir aujourd'hui, ma femme ayant pris mon coche. »

Les modes de locomotion le plus généralement adoptés étaient le chival pour les hommes et la litière pour les femmes, mais l'un et l'autre offraient des inconvénients sérieux.

Par les temps de pluie et de boue, les gentilshommes exposaient fort leurs habillements de soie et de velours en traversant une partie de la ville à cheval, et les longs plis du manteau dont ils se couvraient protégeaient mal contre les rigueurs du temps.

Quant aux litières, quelque tant superbement couvertes et

pointes de tant de belles devises qu'elles étaient, n'en déplaisent au seigneur de Brantôme qui nous donne ces renseignements, elles n'offraient pas un abri bien sérieux aux femmes revêtues de lours plus brillants atours.

Bassompierre n'avait pas encore introduit en France le luxe des glaces pour les voitures, luxe qu'il devait importer d'Italie quelques années plus tard.

Par bonheur, le soir indiqué par don Pedro pour la fête promise, le ciel était pur, l'air vif, et danseurs et danseuses n'avaient à se prémunir que contre les immondices qui encombraient les rues.

C'était un curieux et étrange spectacle que celui offert par cette cour se rendant au bal de l'ambassade.

La majeure partie des hommes, montés sur de beaux chevaux, escortés par leurs valets, tant pour se défendre contre les attaques que pour faire parade de luxe et pour éclairer la route au moyen de grosses torches, travaillaient les rues étroites et sombres du vieux Paris de la Cité.

Quelques seigneurs conduisaient en croupe leur fille ou leur femme, et les dames, retroussant leurs jupes et garant le plus possible leurs chaussures mignonnes des atteintes des écolaboussures soulevées par les pieds des chevaux, se tenaient serrées contre le cavalier.

De loin en loin, de belles litières transportaient de plus riches danseuses, et, plus rares encore, quelques carrosses roulaient lourdement vers le lieu de la fête.

L'entrée de l'hôtel de l'ambassadeur était brillamment illuminée, attention luxueuse qui pouvait passer pour une simple mesure de nécessité, car l'absence totale d'éclairage qui, la nuit venue, faisait des rues de la capitale des antres ténébreux, n'eût pas permis aux invités d'éviter l'encombrement aux abords de la maison de don Pedro de Tolède.

Sur toute la longueur du bâtiment, une véritable nuée de valets, de laquais, de palefreniers, de gens de suite, de porteurs, obstruaient la rue des Anglais, et la cour intérieure de l'hôtel.

Cette foule bruyante crisait disputait, allait, venait, et de tous côtés c'était un piétinement de chevaux et d'hommes, un mélange de livrées à ne pouvoir rien entendre ni rien distinguer.

L'absence à peu près complète de police laissait à elle-même et à ses mauvais instincts toute cette foule aux allures insolentes, aux habitudes turbulentes, qui se croyait tout permis, parce que chacun de ceux qui la composaient se mettait à l'abri sous l'écusson armé qui'il portait sur la poitrine ou sur l'épaule.

Plus orgueilleux, plus arrogant, plus superbes que leurs maîtres, les gens appartenant à de grandes maisons rivales rivalisaient là d'audace, d'impertinence et de désir de suprématie.

C'était à qui ne se céderait pas le pas, à qui appartiendrait le haut du pavé, à qui occuperait la meilleure place, et comme les valets étaient armés d'épées courtes à lames larges semblables à celles des couteaux de chasse, les disputes menaçaient à tout instant de dégénérer en rixes sanglantes.

Puis, autour de chaque adversaire se rangeaient les gens des maisons amies ou de même famille, et les choses prenaient vite des allures de grande bataille.

Il était rare, bien rare alors qu'il y eût réunion, bal, fête à la cour ou chez quelque grand seigneur, sans que les combats acharnés ne se livrassent à la porte de la demeure où avait lieu la fête, la réunion ou le bal, fût ce même la demeure royale.

Trop souvent encore, à ces laquais turbulents, se mêlaient messieurs les écoliers de l'Université, et le goût de ceux-ci pour le désordre et les rixes, ne le cédant en rien aux passions tumul-

teuses de ceux-là, il s'ouvrait inévitablement des batailles nouvelles, et une perturbation profonde pour le malheureux quartier où des rencontres avaient lieu.

Mais si quelque bourgeois, regagnant furtivement son logis, se voyait entraîné à traverser cette foule, si quelque curieux essayait de se glisser à travers les groupes, pour lancer un coup d'œil sur les abords de la fête, malheur au pauvre Parisien attardé, malheur au badaud inoffensif.

A peine reconnu, il devenait la proie de cette meute insolente : hué, poussé, bousculé, renversé, battu, poursuivi, il ne devait son salut qu'à la rapidité de sa fuite.

Déjà depuis que les premiers invités étaient arrivés à l'hôtel, plusieurs expéditions de ce genre avaient eu lieu et avaient mis en gaieté la foule avide de méchancetés et de bruit, mais étant brusquement et successivement survenus les carrosses du duc de Bellegarde, du maréchal de Roquelaure, les ladies de mesdames de Soissons et de Conti, et le respect qu'inspiraient forcément ces grands noms en avait imposé à la masse.

Le calme et le silence s'étaient donc rétablis pour quelques instants, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage faillit occasionner un séisme nouveau.

Celui-là était venu à pied, et son costume ne permettait certes pas de supposer qu'il fût au nombre des invités du noble hidalgo.

Vêtu comme un bourgeois aisé, mais ayant dans toute sa personne quelque chose de décidé, de fier, de sec et de hardi, ne ressemblant en rien aux allures timides, souples et engageantes du négociant, cet homme s'était fait un brusque passage au milieu des laquais et, les mains enfouies dans les poches de ses chausses, il avait gagné la meilleure place, franchissant la porte même de l'hôtel et ne s'arrêtant que dans la cour, sans paraître se soucier des grognements qu'avait excités sa marche à travers la cohue.

Se plantant là près du vestibule, solide sur ses jambes nerveuses, il sembla bientôt absorbé dans la contemplation des riches toilettes et des splendides déguisements que portaient ceux qui pénétraient dans l'intérieur de l'hôtel.

La princesse de Conti venait de passer, et quelques gentils-hommes de peu d'importance lui succédant, les laquais respirèrent leurs allures arrogantes.

S'interrogeant rapidement de la voix et des yeux et se connaissant tous, ils constatèrent bientôt que le nouvel arrivé n'était au service d'aucun des seigneurs de la cour.

—C'est un bourgeois ! murmuraient les uns.

—Ou un archer déguisé ! ajoutèrent les autres en faisant remarquer la longue rapière qui battait les talons de celui qu'ils désignaient.

—Le drôle nous a bousculés !

—Il fait l'insolent !

—Il a l'air de nous mépriser, car il ne nous regarde seulement pas !

—Il faut le punir de son arrogance !

—Le berner !

—Le plumer !

Plumer un homme, suivant l'expression des laquais, consistait à lui arracher, morceau par morceau, chacune des pièces de son habillement.

Ces paroles menaçantes, prononcées d'abord à voix basse, puis à voix haute, avaient dû arriver aux oreilles de l'homme toujours immobile à la porte du vestibule de l'hôtel ; mais, soit insouciance du danger, soit mépris que lui inspiraient ces menaces, il ne sembla pas autrement s'en préoccuper.

Seulement, sa main gauche se dégageant de la poche dans laquelle elle s'était tenu cachée jusque-là, s'appuya sur la poignée de la rapière en question, rapière dont la lourde garde attestait la solidité.

Il était évident que, pour manier d'un seul bras une arme pareille, il fallait posséder une force musculaire bien peu commune.

Cependant les murmures de la foule augmentaient rapidement et tournaient à la provocation directe.

Trois ou quatre doc plus entreprenants s'étaient même approchés de l'impassible personnage ; mais les traits accentués de celui-ci, l'expression sévère de sa physionomie, sa longue barbe rousse, sa moustache en arc, ses épais sourcils rapprochés, et les regards flamboyants qui jaillissaient de ses prunelles pâles intimidèrent les agresseurs provocateurs.

Regardant entre les deux yeux ceux qui s'approchèrent par trop de lui, l'inconnu leur fit successivement baisser les paupières.

La foule comprenait bien que cet homme ne pourrait résister à sa furie ; mais chacun comprenait aussi que le premier qui se hasarderait aurait mille à parier avec un rude adversaire.

Cependant ceux qui étaient sur les derniers rangs dans la cour, et ceux qui obstruaient la rue, sentant le danger éloigné d'eux, commençaient à crier : « Haro ! » et à pousser les autres.

L'homme à la longue épée, se voyant trop pressé, appuya brusquement la main sur la garde de la rapière, et le fourreau, se dressant horizontalement, opposa son extrémité menaçante aux laquais, dont quelques-uns eurent même les cuisses et les hanches assez rudement caressées par suite du mouvement d'arrière en avant imprimé au fourreau poli.

L'un poussa un cri.

— Prenez garde ! dit un autre.

— Vous m'avez fait mal ! ajouta un troisième.

— Quel est ce vilainoiseau qui prétend nous malmenner ? hurla une voix.

— Sus au drôle ! cria la foule.

L'homme menacé se retourna lentement en relevant la tête et en caressant de la main droite les palis roidis de sa barbe.

— Par la mort-Dieu ! dit-il d'une voix forte et avec un accent railleur. Est-ce donc à moi que vous en avez, mes bons amis ?

De nouveaux cris lui répondirent.

— Au diable ! ajouta-t-il. Laissez-moi en paix. Est-ce que je vous cherche noise ?

— Vous avez failli nous blesser avec votre maîtresse broche, dit l'un de ceux qu'avait attrapés le fourreau de la rapière.

— Eh ! il fallait vous reculer !

— Et s'il ne nous plaisait pas ?

— Alors, c'est qu'il vous plaisait d'être ratissés par ma maîtresse broche.

— Voyez vous le manant qui nous insulte !

— Le drôle qui nous raille !

— Sus ! sus ! vociféra-t-on de toutes parts.

L'homme à la rapière se retourna tout à fait : la foule était menaçante...

— Place à Mgr le duc de Guise ! cria tout à coup une voix sonore, en même temps qu'un grand bruit de chevaux retentissait par la rue des Noyers, et qu'une clarté plus vive resplendissait devant l'hôtel de l'ambassadeur.

La foule, contenue par le respect qu'inspirait ce nom illustre, oublia la querelle commencée, et fit place au cortège qui s'avancait.

Quatre estafiers, aux armes et aux couleurs de la maison de Lorraine, parurent aussitôt, accompagnés par trois valets porteurs de flambeaux et suivis par une douzaine de pages.

Les chevaux des estafiers piaffaient insolemment sans se soucier des coups de sabot qu'ils adressaient ga et là : les valets porteurs de torches secouaient leurs brandons enflammés tant pour en raviver la lumière en dégageant le foyer des matières brûlées que pour en faire jaillir des myriades d'étincelles qui menaçaient d'incendier la foule ; les pages, la mine impudente, le poing sur la hanche, s'avancèrent trois par trois, faisant place à leur seigneur.

Aux gens du duc de Guise, se joignaient des laquais portant d'autres couleurs.

II

L'HOMME A LA RAPIÈRE

M. de Guise, fils de cet Henri IV, qu'il avait combattu jadis, il s'était vu nommer gouverneur de la Provence, et il occupait un des plus hauts rangs à la cour.

À sa droite et à sa gauche chevauchaient ses deux amis, MM. d'Angoulême et de Bassompierre.

Le duc d'Angoulême, bâtard du feu roi Charles IX et fils de Marie Touchet, avait deux ans de moins que le duc de Guise, et était renommé pour son humeur vagabonde et son inconduite flagrante, qui le faisaient descendre quelquefois jusqu'aux plus méprisables escroqueries.

Quant à M. de Bassompierre, c'était alors un jeune homme de vingt-cinq ans, assez mal fait de sa personne, en dépit de la réputation de galanterie qu'il a laissée, de ses succès constatés par les chroniqueurs de l'époque, et de la fécondité d'esprit qu'on lui a prêtée depuis dans un bon nombre de circonstances.

Les trois seigneurs portaient chacun un déguisement différent.

Arrivés devant la porte du vestibule, ils mirent pied à terre et abandonnèrent leurs chevaux à leurs écuyciers qui s'avancèrent respectueusement.

Déjà MM. de Guise et d'Angoulême s'appêtaient à franchir les degrés de l'escalier qui s'ouvrait devant eux, lorsque M. de Bassompierre, qui les suivait, se retourna vivement.

— Eh mais ! s'écria-t-il, voici notre belle baronne, si je ne me trompe, car ce sont là ses couleurs !

Bassompierre désigna une litière qui, entourée de laquais, pénétrait en ce moment dans la cour.

Cette litière, de forme élégante et merveilleusement ornée, renfermait une femme masquée, et elle vint s'arrêter précisément en face de l'endroit où l'homme à la rapière, qui avait repris son impassibilité depuis que la foule avait cessé de s'occuper de lui, se tenait droit et silencieux, examinant avec une attention minutieuse chacun des invités de don Pedro, qui, tous, passaient forcément devant lui.

La femme dont nous venons de parler portait l'élégant et gracieux costume des bohémienues italiennes :

La jupe courte en drap rouge, toute constellée de coupures noires en forme de diableries ; le corsage de velours noir parsemé d'argent ; la ceinture de soie fra gée d'or ; la toque de velours noir, garnie de plumes rouges ; les bas de soie blancs, et des souliers de satin de même nuance que la jupe.

Ainsi costumée, cette femme paraissait charmante sous son masque, car ce vêtement dégagé permettait de constater toutes les perfections du corps.

Bassompierre, qui était revenu sur ses pas, s'avanga vivement, et, tendant la main gauche pour soutenir la jeune femme, il avança la main droite sur une ligne plus basse afin qu'elle pût y placer son pied mignon et sauter ainsi à bas de sa littérature.

— Votre servante, monsieur le baron ! dit la gracieuse créature en acceptant l'aide qui lui était offerte.

Et, avançant sa jambe ronde et fine que découvrait en partie la jupe rouge, elle mit son pied dans la main du gentilhomme.

En apercevant ce petit pied soyeusement chaussé et ce bas de jambe digne de Diane elle-même, l'homme à la rapide avait fait un brusque mouvement, et une pâleur subite avait envahi son visage ordinairement coloré.

La bohémienne était trop loin de lui pour qu'il ait pu entendre le son de sa voix.

La jeune femme s'élança légère, comme un oiseau. En retombant sur les dalles du vestibule, elle se trouva précisément en face de l'inconnu.

La bohémienne tressaillit, demeura un moment comme frappée de stupeur, puis ses yeux lancèrent deux éclairs à travers les trous de son masque, et, reprenant la main de Bassompierre qu'elle venait de quitter, elle gravit lentement les marches qui se présentaient à elle.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Le comte Z... est en instance pour obtenir le divorce.

— Il est singulier, disait la comtesse à son avocat, que mon mari me reproche mon caractère. Il n'a qu'à consulter ses amis, je suis au mieux avec tout le monde...

— C'est bien ce qui le gêne, chère madame.

* * *

Guibouard vient d'assister, en Bourgogne au mariage de la fille d'un riche propriétaire.

Il raconte ses impressions au Ramolli-Club.

— Ah ! messieurs, que'elle belle cérémonie, quelle nocce splendide !... C'est ce qu'on peut appeler un vrai mariage « in extremis » !...

* * *

Guérison radicale :-

— Votre gendre vous donne-t-il toujours les mêmes inquiétudes ?

— Oh ! non.

— Allons, tant mieux. Diru ! qu'il avait mauvaise mine la dernière fois que je l'ai rencontré.

— Il a beaucoup moins souffert ces jours-ci.

— Enfin ! C'est fini ?...

— Oh ! oui. Nous l'avons enterré hier.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Stroganov; Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; Le Duc de Kandos; Les Deux Duchesses; Les Forçats de l'Amour; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, coûtent et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'un feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livre de domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

NORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,
Boîte 1986, 475 Rue Craig, Montréal.